



UNIVERSITÄTS-  
BIBLIOTHEK  
PADERBORN

## **Universitätsbibliothek Paderborn**

### **Portraits intimes du dix-huitième siècle**

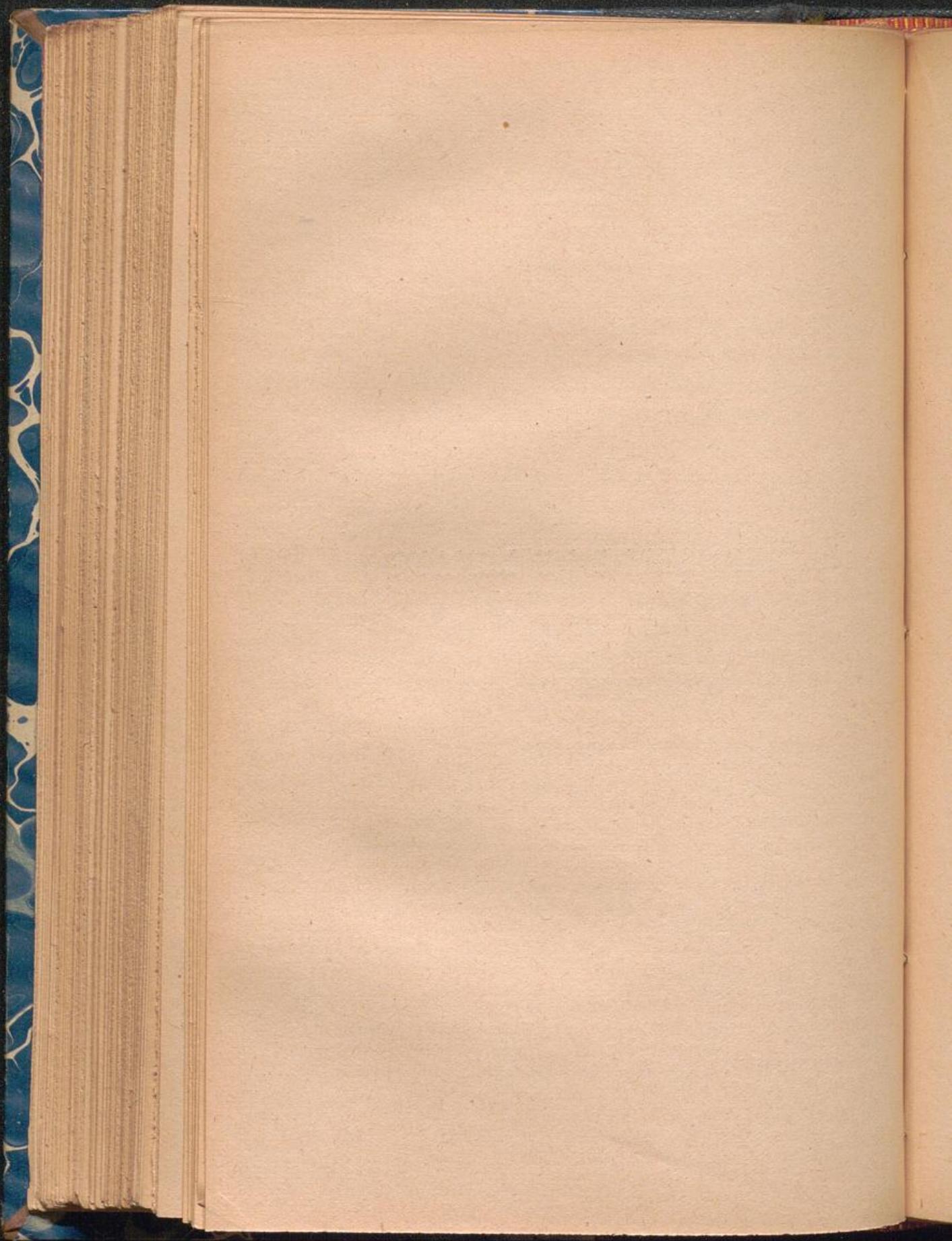
**Goncourt, Edmond de  
Goncourt, Jules de**

**Paris, 1878**

Mademoiselle de Romans

[urn:nbn:de:hbz:466:1-48082](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:hbz:466:1-48082)

MADemoisELLE DE ROMANS



## MADemoiselle DE ROMANS (1)

Les amours royales ont leur fortune. Il en est de publiques, de retentissantes, d'éclatantes qui occupent le monde, triomphent du temps, et marchent à la postérité dans la lumière et le scandale de leur gloire. Il en est de modestes, de dérobées, de voilées, pareilles à ces heures du soir qui s'envolent un doigt sur la bouche. Celles-ci sont entourées de silence, respectées du bruit même que fait un roi quand il sort. L'Histoire ne cèle rien de celles-là : elles

(1) Des mémoires écrits sur des notes de M<sup>lle</sup> de Romans par M. Du-carla, instituteur du marquis de Seran, fils de la favorite, seraient aujourd'hui en la possession de M. Nayral fils. Quelques fragments de ces mémoires ont été publiés dans la *Biographie castraise*, 1833-1837, par M. Nayral père. Je donne comme échantillon de ces mémoires romanesques l'extrait suivant de la *Biographie castraise* :

« ..... Je revins alors près du feu et je m'aperçus en frémissant que le jour finissait, et que j'allais me trouver seule dans les ténèbres, au milieu des fantômes dont on avait imprudemment effrayé mon enfance. Il n'y avait point de bois pour entretenir le feu; d'ailleurs je ne me serais pas tenue près de la cheminée, parce que la peur ne veut point avoir de vide derrière elle, et qu'il fallait par conséquent m'adosser dans un coin; je portai donc mon fauteuil dans celui d'une fenêtre, et je m'assis à demi morte de frayeur, les cheveux dressés sur ma tête et le sang figé dans mes veines. Mes regards se portèrent sur cette alcôve profonde ou plutôt sur cette caverne, d'où je voyais sortir tous les esprits infernaux, et j'allais sans doute m'évanouir lorsque, heureusement,

sont sa proie. Elle les suit baiser à baiser ; elle les poursuit dans l'alcôve ; elle les déshabille des pieds au cœur ; elle confesse leur vie et leur mort. Plumes, ciseaux, pinceaux, burins, tous les instruments de l'éternité humaine, conspirent pour montrer aux siècles ces amours rayonnantes. Les autres, une trace, un mot, quelque page perdue d'un livre oublié, c'est toute leur part. Un murmure est tout leur nom. L'art les abandonne à leur rien ; la poésie les dédaigne ; l'histoire les tait.

Et voilà qu'elles ont pour elles ces ombres masquées et qui nous parlent de l'inconnu, leur mystère

i'aperçus un grand lustre au plafond, garni de douze bougies. J'y volai aussitôt quoique en tremblant, et j'en pris une que j'allumai en soufflant sur un tison, et avec celle-là toutes les autres, ainsi que les six qui étaient aux deux girandoles de la cheminée, ce qui produisit une illumination risible pour tout autre que moi. On l'aurait prise pour un embrasement à la clarté qui allait, à travers les fenêtres, peindre les placards sur les bâtiments en face..... J'entendis même le Roi qui disait : « Il est « bien juste qu'elle s'éclaire ; mais comment dormira-t-elle ? elle n'a rien « pour se garantir. » Cela me fit apercevoir que j'avais froid et qu'il fallait y pourvoir de mon mieux. De grands rideaux de mousseline pendaient aux fenêtres jusqu'au parquet ; je les coupai avec mes ciseaux aussi haut que je pus atteindre. Avec une moitié j'enveloppai mes jambes et mes pieds, et me couvris avec l'autre les épaules et le reste du corps ; je mis sur la tête un grand mouchoir rouge qu'on m'avait donné à la place de mon fichu, et dans ce vrai costume de sabbat, parfait modèle de ces revenants dont j'avais tant peur, je me remis dans mon fauteuil pour y passer la plus terrible nuit que l'imagination puisse se représenter, car mes voisins étant, il me semblait, conjurés contre moi, je ne les craignais pas moins que des ombres, et je déplorais, en soupirant, mon malheur et ma solitude. »

Ce récit est suivi de la visite du Roi, auquel M<sup>lle</sup> de Romans fait les plus vifs reproches, menaçant de se tuer. Alors commence une série de prévenances, d'aimables attentions, de soins délicats dont le Roi est l'auteur et l'inventeur, mais sans que jamais il se montre aux yeux de la femme aimée. Puis enfin il apparaît à l'emprisonnée dans la gloire et le triomphe d'une revue dont il lui donne le spectacle sous ses fenêtres.

et leur sourire effacé. Leur nuit est leur coquetterie. Il faut les rêver : c'est leur charme. Vous voudriez les surprendre et les voir, les toucher de la main et des yeux, saisir leur vie : à peine si, dans le champ où vous les cherchez à tâtons, vous trouverez une date, — lampe éteinte qui dort dans un tombeau.

Il est des madame de Pompadour; il est des mademoiselle de Romans.

« a Versailles, ce 8 X<sup>bre</sup> 1761.

« Je me suis tres bien aperçû ma grande que vous aviés quelque chose dans la teste lors de votre départ d'icy, mais je ne pouvois deviner ce que ce pouvoit être au juste. Je ne veux point que notre enfant soit sous mon nom dans son extrait baptistaire, mais je ne veux point non plus que je ne le puisse reconnoistre dans quelques années, si cela me plaist. Je veux donc qu'il soit mis Louis, aimé, ou Louise aimée, fils, ou fille de Louis le roy ou de Louis Bourbon, côme vous le voudrés, pourvu qu'il ny aie pas de (1) (blanc) de votre costé, vous y fairés mettre ce que vous voudrés. Je veux aussy que le parain et la maraine soient des pauvres, ou des domestiques, excluant tous autres. Je vous baise, et embrasse bien tendrement ma grande amie.

A Mademoiselle  
Mademoiselle de Roman  
grande rüe de Passy  
à Passy (2). »

(1) Le mot est effacé.

(2) Lettre autographe de Louis XV de la collection de feu M. le comte de Panisse.

Ce billet, ce chiffon de papier, ces quelques lignes de la main de Louis XV, ce sont les parchemins, et le titre et le reste des amours du Roi et de cette femme.

Elle s'appelait Romans. C'était la fille d'un avocat de Grenoble, que sa sœur, une madame Varnier, avait amenée au roi (1) dans les jardins de Marly (2). Elle avait des cheveux noirs les plus beaux du monde (3), de la taille, une grâce ingénue, de l'esprit, et le cœur sage. Elle aimait le roi comme un amant; le Roi l'aimait. Elle n'avait point voulu aller au Parc-aux-Cerfs; et le Roi lui avait donné une jolie maison à Passy. Elle vivait là sans bruit, sans scandale, heureuse et faisant le bien modestement, toute à elle et à l'enfant qu'elle portait en elle, caressant le père dans le Roi, habile déjà comme une mère, boudant et priant, et tâchant d'éveiller dans le vieillard un paternel orgueil avec mille tendres manéges. Le billet, le précieux billet arrive, qui chasse les soucis du front de la *grande* (4). Le Roi parle; mais le père ne se

(1) *Paris, Versailles et les provinces au dix-huitième siècle*, vol. I, 1820

(2) *Journal historique et anecdotique du règne de Louis XV*, par Barbier, vol. IV.

(3) *Mémoires de M<sup>me</sup> du Hausset*. Collection Barrière et Berville, 1826.

(4) « Chez cette personne extraordinaire, la nature, abandonnant ses règles de bon goût, avait pris plaisir à faire une grande exagération. M<sup>lle</sup> de Romans, considérée à part, était moulée de sa personne, et chez elle tout était en rapport et en perfection, mais cette perfection était colossale, et dans un cercle elle dépassait toutes les autres femmes comme on le raconte de Calypso. C'était au point qu'après d'elle ou à ses côtés le roi lui-même, quoique fort bel homme, n'avait l'air que d'un écolier ou d'un demi-roi. » (Papiers inédits de Sophie Arnould possédés par nous.)

tait point. C'est un « non » qui laisse l'espoir et l'avenir ; c'est une recommandation de patience et de prudence, une promesse à mi-voix, une reconnaissance, un engagement presque. Ce billet, il est le trésor de la mère ; il est le nom du fils : car un fils est né à mademoiselle de Romans.

Madame de Pompadour tremble. M. de Choiseul s'inquiète. Seule, à côté de madame de Pompadour, la maréchale de Mirepoix garde sa tête et juge à froid les choses et le roi avec un sens unique et piquant : — « Je ne vous dirai pas qu'il vous aime mieux qu'elle... Mais les princes sont avant tout des gens d'habitude ; l'amitié du roi pour vous est la même que pour votre appartement, vos entours.... Comment voulez-vous qu'il ait le courage de déraciner tout cela en un jour (1) ? »

Le fils de mademoiselle de Romans avait été baptisé sous le nom de *Bourbon*, fils de Charles de Bourbon, capitaine de cavalerie. Le public le faisait déjà comte de Blois ou de Gisors (2). Mademoiselle de Romans, et Versailles, et madame de Pompadour le voyaient un duc du Maine (3). Mademoiselle de Romans nourrissait son fils. Elle allait au bois de Boulogne, chamarrée de dentelles, portant le royal poupon dans une corbeille. Les cheveux relevés par un peigne de diamants, assise sur l'herbe dans un endroit solitaire, mais bientôt connu, elle lui donnait

(1) *Mémoires de M<sup>me</sup> du Hausset*. Collection Barrière et Berville, 1826.

(2) Barbier, vol. IV.

(3) M<sup>me</sup> du Hausset.

le sein. Un jour deux femmes, dont l'une se cachait sous ses coiffes et dans son mouchoir, vinrent à elle, et la saluant : — « Voilà un bien bel enfant. — Oui, je peux en convenir quoique je sois sa mère, » — dit mademoiselle de Romans ; et comme la dame lui demandait si le père était bel homme : — « Très-beau ; si je vous le nommais, vous diriez comme moi. — J'ai donc l'honneur de le connaître, madame ? — Cela est très-vraisemblable. » Les deux femmes s'éloignèrent ; et madame de Pompadour, écartant son mouchoir de sa bouche, dit à madame Du Hausset, sa femme de chambre, qui avait porté la parole : — « Il faut convenir que la mère et l'enfant sont de belles créatures (1). »

Madame de Pompadour mourut. Le trône était vacant. Un abbé de Lustrac s'était introduit auprès de mademoiselle de Romans, écrivait ses lettres au Roi, élevait son enfant. Il imagina de faire une favorite. Poussée par lui, mademoiselle de Romans se répandit au dehors ; elle alla aux importunités, aux exigences, à l'audace, à l'éclat. Mais les ministres, à peine libres, ne voulaient pas de premier ministre dans le lit du roi. Louis XV se lassa bientôt d'être

(1) *Mémoires de M<sup>me</sup> du Hausset*. — « Un jour de beau temps et d'affluence aux Tuileries, M<sup>lle</sup> de Romans, accompagnée de son fils et des personnes de l'éducation, se dirigeait vers le tapis vert entre les deux bois, pour y étaler son enfant, objet de son tendre amour et de sa gloire. A la vue de cet enfant, le plus beau que jamais on eût vu sur la terre, le concours des gens comme il faut devint si prodigieux qu'il y eut danger pour l'innocente créature : *Ah ! Mesdames et Messieurs*, s'écria la mère épouvantée, *n'écrasez pas et laissez respirer l'enfant du Roi*. » (Papiers inédits de Sophie Arnould.)

compromis si haut. Mademoiselle de Romans fut enlevée fort rudement, et séparée de son enfant (1). Tous ses papiers furent saisis — hors le billet de paternité du roi de France qui ne se trouva point (2).

L'enfant grandit au collège de Ponleroi (3). La mère se maria avec un M. de Caveinac (4). Les rois meurent : Louis XV mourut. A peine Louis XVI était-il sur le trône, que la mère fit parvenir entre ses mains, avec l'acte baptistaire de Louis-Aimé Bourbon, le petit billet du feu roi (5). Louis XVI se fit présenter le beau jeune homme, donna ordre à l'archevêque

(1) *Les Fastes de Louis XV, de ses ministres, maitresses, etc.*, 1782. Seconde partie.

(2) *Mémoires de M<sup>me</sup> du Hausset.*

(3) *Paris, Versailles et les provinces.*

(4) *Mémoires secrets de Bachaumont*, vol. XXVII. — « Elle avait acquis dans le village des Vertus, plaine de Saint-Denis, une superbe maison de campagne où elle avait fait sa résidence habituelle. Elle y fit construire une salle de spectacle des plus élégantes, où ses amis, les gens de cour et elle-même jouaient de temps en temps ce que le répertoire avait de mieux. L'abbé, son beau-frère, qui n'était pas hérissé de scrupules, fut le directeur en chef de ce théâtre. Ce jeune abbé de cour, quand les sujets manquaient parmi les gens de qualité, venait nous emprunter çà et là de jeunes acteurs, quelques actrices ; il m'a fait l'honneur deux ou trois fois de s'adresser à moi-même. Je n'aimais pas à jouer dans les pièces où la marquise avait un rôle parce qu'à côté de cette grandesse j'avais l'air d'avoir pris naissance dans une famille de nains. Madame de Caveinac n'a point lancé dans le monde de ces bons mots ou de ces réponses fines qui laissent un nom après soi. Mais par la raison même de sa figure à grands traits et de l'exagération de sa personne, elle inventa ces grandes coiffures, ces grosses boucles, ces nattes démesurées et ces larges chignons flottants, qui subsistèrent, comme on l'a vu, jusqu'à la fin du règne de Louis XVI. Je lui rends cette justice, car il faut que chacun jouisse de ses mérites, elle fit de l'art du coiffeur un art de première ligne et d'importance. » (Papiers inédits de Sophie Arnould.)

(5) *Mémoires secrets*, vol. XXVII.

de Paris de le tonsurer (1), lui accorda le droit de son nom, le combla de bénéfices (2). Et trouvez un talisman pareil à cette lettre magique, qui ouvre soudainement le monde, la cour, l'Église, la fortune et les bras de Louis XVI, au fils de Louis XV et de mademoiselle de Romans : l'abbé de Bourbon.

(1) *Paris, Versailles et les provinces*

(2) *Mémoires secrets*, vol. XXVII.